

## ÉTHIQUE ET LANGAGE

Roger BARON (Angers)

A un certain point de vue, le langage est une morale pétrifiée aussi bien qu'une psychologie pétrifiée. Si l'on s'en tient à la considération du fait moral, observé du dehors, du point de vue sociologique, on en vient à constater qu'à tel groupe social correspond telle morale, et aussi tel langage moral, telle façon d'exprimer les choses morales. Le point de vue de l'historien confirme à sa manière le point de vue du sociologue : il y a variation des données morales, diversité de notions dominantes, nuances différentes, ici ou là, des maîtres-mots de la conscience morale.

Mais c'est l'étude même de la valeur morale, avec les essais d'actualisation et d'incarnation dont elle est l'objet, qui nous révèle l'importance du langage en éthique, tant comme expression de la pensée que comme moyen de communication sociale, tant à cause de son « import » affectif qu'à cause de son « import » intellectuel. Il est vrai à la fois que l'éthique concerne le langage et que le langage concerne l'éthique.

\* \* \*

Aristote et, après lui, bien d'autres « éthiciens », s'efforçant d'apercevoir les conséquences du « métier d'homme », n'ont pu se dispenser de discerner, parmi les règles du juste milieu dans les différents modes de la conduite humaine, celles qui ont trait à l'usage de la parole ; et l'« eutrapélie » traversera les siècles jusqu'à saint Thomas et plus loin, parce qu'il faut des règles à tout ce qui constitue la *conversatio*, et que l'on ne doit pas oublier la conversation dans tout l'ensemble du comportement humain. Cependant, il ne s'agit pas simplement de trouver la ligne de crête entre frivolité et trop grande réserve, mais de considérer le langage par rapport à la vérité ; le mensonge s'oppose à la vertu qui garde le respect de la vérité.

Mais sur ce point, avec Kant, le problème se pose d'une tout autre façon. Si Kant ne peut accepter la solution donnée par Benjamin Constant au cas de conscience de l'ami poursuivi par un meurtrier, si le philosophe allemand, à la différence du « philosophe français », veut que dans ces circonstances, on dise, selon la vérité, que l'ami s'est réfugié dans la maison voisine, et interdit absolument tout mensonge et tout ce qui prend figure de mensonge, c'est qu'il est inconcevable pour un être raisonnable, et donc pour tout être humain, que l'on oublie que le langage doit être l'expression de la pensée, et qu'il est impossible d'universaliser une maxime d'action où le mensonge puisse trouver place. Ici le rigorisme kantien, en demeurant pur rationalisme, va aux limites de l'abstractionnisme. Le langage a un aspect sociologique ; en tant que moyen de communication sociale, il se réfère à l'empirique ; mais si cet empirique ne peut suffire à fonder l'éthique, il ne peut lui rester étranger. Et l'on comprend la réflexion de R. Le Senne, malgré les difficultés qu'elle fait surgir :

« Le formel et le réel, et généralement deux règles, comme « il faut dire la vérité » et « il faut protéger les innocents contre les criminels », ne sont en contradiction nécessaire qu'à raison de la condition reconnue par Kant, suivant laquelle est exclu tout autre parti que *oui* ou *non*. Or, le moi déborde toujours de quelque façon cette alternative qui tire les opposés à leurs extrémités dans le sens de la détermination : et par suite, la moralité consiste à inventer une réponse telle que, comme l'exige en toute raison Kant, l'on ne mente jamais, mais, comme le demande Benjamin Constant, on exprime la vérité d'une manière dont les conséquences soient aussi bonnes qu'il est possible. »

Les moralistes ont pu osciller d'un point de vue à l'autre lorsqu'ils se sont efforcés de cerner la notion de mensonge. Les uns croyaient tout simplifier en ramenant le mensonge « à la négation de vérité due » ; les autres parlaient au contraire du droit de la communauté à la crédibilité du langage ; les uns et les autres traitaient à la fois des exigences de la véracité et du devoir de garder le secret, avec références, de part et d'autre, aux implications de justice et de charité. Toujours est-il que le langage nous jette en pleine situation concrète ; et si la situation concrète toute relative ne peut se substituer à l'absolu de l'intuition morale, il n'est pas de morale qui puisse l'ignorer.

\* \* \*

Mais si le langage est un point d'application de l'éthique, il apparaît aussi comme l'instrument grâce auquel elle se constitue. Déjà, tout ce qu'il y a de social dans la morale empêche d'oublier la place très importante du dialogue. Mais outre le dialogue extérieur, il est un dialogue intérieur qui analyse la richesse de l'intuition. Même les lois non écrites ont encore à se formuler.

Les formulations, dans l'interminable quête morale, cherchent à devenir toujours plus claires et distinctes, en même temps que plus riches : et le langage dans cette matérialisation d'une part de la morale qu'est le Droit, s'efforce à se faire toujours plus précis. Mais les formules ne se remplacent pas toujours l'une l'autre ; parfois elles se conjuguent au lieu de se périmer. « A chacun la même chose », « à chacun selon ses besoins », « à chacun selon ses mérites ».

Mais ces maximes, même conjointes, n'arrivent pas à fournir la définitive maxime du juste. Ni non plus ces règles, qui se juxtaposent, à proposer la parfaite règle de justice.

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.

Agis pour autrui comme tu voudrais qu'on agisse pour toi.

N'exige des autres que ce que tu es disposé à donner toi-même.

Comporte-toi comme tu voudrais que les autres se comportent.

Non seulement les normes de justice ne suffisent pas ; elles se complètent par celle de l'équité, et la justice, toujours face à un au-delà jamais atteint, fait appel à la charité qui l'exige. Mais le Droit aspire à la morale qui l'inspire, pour que son élan la soulève sans cesse au-dessus d'elle-même et la provoque à se dépasser en face de la profondeur et de l'étendue d'une intuition jamais totalement explicitée.

Si la science tend à une intuition dernière, où seraient condensées toutes ses vues sur l'univers, qu'elle n'arrive jamais à définitivement envelopper, l'éthique part d'une intuition qu'elle ne peut parvenir à totalement développer.

\* \* \*

C'est que le langage qui est l'instrument de l'éthique, est aussi sa pierre d'achoppement ; non seulement parce qu'il risque d'arrêter et de « chosifier » ce qui est dynamisme et élan, mais par l'interférence même de ses deux fonctions d'exprimer la pensée et de permettre la communication sociale. Et quand il s'agit d'exprimer la pensée, le risque n'est pas illusoire de tenir pour la vérité ce qui n'en est que l'apparence. Le langage qui permet de démontrer et de prouver, permet aussi de persuader et d'influencer.

L'opinion se fait prendre pour la vérité, malgré les très anciennes mises en garde de Parménide et de Platon. Mais du point de vue éthique, c'est une imposture que de substituer la « doxologie » à l'« aléthologie ». Avant Leibniz, qui parlait de « doxologie », Platon opposait la *doxa* à l'*épistémé* (ou à la *dianoia*), comme l'apparence à la réalité. S'il est difficile d'opposer (à cause du sens reçu du terme) « épistémologie » à « doxologie », il importe d'avoir conscience que c'est se tromper soi-même que de prendre l'opinion pour la vérité, et que c'est tromper les autres que de leur présenter pour vrai ce qu'on sait ne l'être pas.

Platon tenait à ce que ne fussent pas confondus les « philodoxes », amis de l'opinion, et les « philosophes », amis de la sagesse ; et Kant n'avait que médiocre estime pour les dilettantes qu'il paraît de ce nom de « philodoxes ». Le fait est que du point de vue noétique, l'esprit critique ne saurait être confondu avec l'esprit persuasif, et que du point de vue éthique, le respect de la vérité et le respect de la personne s'allient pour exiger qu'on ne présente pas comme certain ce qui est probable, comme vérité ce qui n'est qu'opinion.

Mais la *philodoxia* grecque, c'est aussi l'amour de la gloire. Et ce simple rappel, avec celui de la plurivalence de *doxa*, nous indique que le langage joue son rôle dans le monde des valeurs. Grâce à lui, il y a une logique de valeurs, où il ne s'agit pas toujours de logique authentique, ni de vraies valeurs. Doté lui-même d'un certain prestige, il sert les valeurs de prestige. Mais les valeurs de prestige, à leur tour, ne valent que par leur finalisation. Tant vaut la fin que se donne la rhétorique, tant vaut la rhétorique elle-même. Elle est l'art de persuader ; et l'on peut persuader, en vue du bien, et aussi en vue de la vanité. C'est grande chose que de faire œuvre d'éducation ; c'est plus équivoque de se livrer à la propagande, au sens péjoratif du terme. Et l'on sait que tout récemment, face au témoignage pour la vérité, on s'est efforcé de distinguer les sens du mot prosélytisme. Tout ce par quoi le langage peut être utile et tout ce qu'il présente d'« import » émotionnel et de coloration affective, peut se trouver en fait au service des « mévaleurs ».

Ce n'est certes pas l'empirique qui doit se trouver condamné ou méprisé ; mais dans ce monde de l'empirie, doivent s'actualiser et s'incarner progressivement les valeurs spirituelles.

Les jugements de l'histoire, s'ils ne se réduisent pas à cette réalisation de fait se substituant à une valeur de droit, n'enregistrent souvent que des résultats apparents et se meuvent encore dans le relatif. Il faut un jugement absolu de l'Absolu — supra-temporel — supra-terrestre, métempirique, et cette fois par-delà le langage.